François Robinne, *Fils et maîtres du Lac. Relations interethniques dans l'État Shan de Birmanie*

Préface de Charles Macdonald. Paris, CNRS Éditions-Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2000, 364 p., append., bibl., index (« Chemins de l'ethnologie »).

Emmanuel Guillon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8150>

DOI : 10.4000/lhomme.8150

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 283-286

ISBN : 2-7132-1404-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Emmanuel Guillon, « François Robinne, *Fils et maîtres du Lac. Relations interethniques dans l'État Shan de Birmanie* », *L'Homme* [En ligne], 161 | janvier-mars 2002, mis en ligne le 06 juin 2007, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8150> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.8150>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

François Robinne, *Fils et maîtres du Lac. Relations interethniques dans l'État Shan de Birmanie*

Préface de Charles Macdonald. Paris, CNRS Éditions-Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2000, 364 p., append., bibl., index (« Chemins de l'ethnologie »).

Emmanuel Guillon

- 1 LES INTHA (les « fils du lac »), population lacustre du grand lac de montagne Inle, au sud-ouest de l'État Shan de Birmanie, ne sont pas seulement bien connus des touristes, ils constituent aussi l'une des rares ethnies de ce pays – sinon la seule – à avoir été étudiée avec l'accord tacite (mais alors toujours révocable) des représentants locaux de la junte. Parmi les linguistes ou les ethnologues occidentaux qui l'ont fait, il faut citer en particulier Denise et Lucien Bernot, ce dernier y ayant consacré son cours du Collège de France en 1979-1980 (les Intha seraient des « vieux birmans » venus du sud de la Birmanie entre le XI^e et le XIII^e siècle). François Robinne, qui a consacré un précédent ouvrage à la cuisine birmane¹, se veut le continuateur de ces travaux, ce qu'il confirme dans son introduction.
- 2 Dans cette introduction, intitulée « De l'émergence d'un groupe dominant », il se réfère au travail de pionnier de Leach, *Political Systems of Highland Burma* de 1954², sans toutefois mentionner l'analyse critique que l'on en fait désormais, ni l'ambiguïté de l'ethnonyme utilisé par Leach, les Kachin, terme vague qui recouvre des ethnies aussi différentes que les Jingpo, les Drong ou les Lissou. Il s'appuie également sur l'article de Fredrik Barth de 1969, « Ethnic Groups and Boundaries », paru en français en 1995 dans les *Théories de l'ethnicité* de Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fenart³. Cette dernière référence semble indiquer dans quel cadre théorique l'auteur se situe, à savoir celui qui privilégie l'analyse du processus évolutif d'une ethnie ou de relations interethniques plutôt que la description de structures sociales parallèles ou inversées. En l'occurrence, ce processus évolutif aurait commencé en 1962 (c'est-à-dire depuis le coup d'État militaire du général Ne Win) au bénéfice des Intha et aux dépens des Shan

(comme les nomment les Birmans). Ces « Shan » s'appellent eux-mêmes Tai, parlent une langue voisine du laotien et dominaient politiquement le plateau depuis le début du XIII^e siècle. Leurs princes héréditaires, les sawbwa (ainsi que l'auteur les nomme), furent parmi les premières victimes de Ne Win. Les Intha seraient devenus « dominants » non pas à la suite des guerres ou des changements de structure sociale, mais à travers des « manipulations » symboliques fondées sur des traditions orales qui leur donneraient une plus grande « légitimité » qu'aux ethnies environnantes. Telle est la thèse affichée par François Robinne.

- 3 Pour la développer, celui-ci évoque d'abord (chap. I) les traditions touchant les migrations successives qu'il met en parallèle avec le processus de birmanisation. On s'étonne cependant qu'il se réfère exclusivement (p. 36), en matière de structure du pouvoir étatique, à l'ouvrage de Robert H. Taylor de 1987, *The State in Burma*⁴. Taylor y affirmait que la dictature de Ne Win, celle du Burma Socialist Programme Party, était somme toute légitime et acceptée par le peuple, parce que fidèle à un modèle autoritaire proprement birman. L'existence d'une profonde tradition démocratique et communautaire (dont Taylor ne tient aucun compte, ni d'ailleurs, corollairement, du rôle essentiel pour la dictature du Military Intelligence Service), l'analyse de la révolte populaire de 1988 et surtout celle des résultats des élections de 1990 infirment complètement cette thèse. C'est d'ailleurs ce qui a poussé d'importants chercheurs, comme par exemple Patricia Herbert ou Gustaaf Houtman⁵, à remettre totalement en question la pertinence même de l'analyse que Taylor et consorts font de la tradition de l'État en Birmanie.
- 4 Par ailleurs, dans un domaine aussi délicat que celui des traditions orales, les sources méritent toujours d'être vérifiées et soigneusement analysées. Ce n'est malheureusement pas toujours le cas dans cet ouvrage. Ainsi, le passage du terme « Myanmar » à « Burma » (pour désigner le pays), sujet si controversé depuis douze ans, n'a pas pu s'être opéré, comme l'affirme l'auteur, via les Mons (p. 35), la phonologie diachronique du môn interdisant une telle possibilité. De même (p. 38), l'eau sacrée de Martaban qui était nécessaire à l'ouverture rituelle de l'année effectuée par les rois môn, puis, quelquefois, après 1757, par les rois birmans, ne provenait pas de la rivière Pun Sa Laing, mais d'un îlot sacré de la baie de Martaban, appelé en birman Hkaungse Gyun, littéralement « l'île du nettoyage de la tête ». Enfin, le nom ancien de Thatön (p. 66) n'est pas Suwannabhumi, « la terre de l'or », mais Sudhammavati (du nom du « hall des discussions » du ciel de Tavatimsa) d'où est issu tardivement le nom moderne birmanisé.
- 5 Le chapitre II étudie les « réseaux verticaux », c'est-à-dire les rapports entre les montagnards d'alentour et la population du lac. Ces rapports, assez ténus, seraient la conséquence de la différence des productions agricoles, elles-mêmes tributaires de la nature des sols et des modes de culture (rizière inondée, essarts, jardins). Il y a cependant une certaine complémentarité entre les ethnies montagnardes et celles des hautes plaines, qui est bien illustrée par le cycle de transhumance des buffles, élevés par les Taungyo des montagnes (l'origine de cet ethnonyme est douteuse) et utilisés par les Intha de décembre à mars, puis en juillet-août. Il n'est pas dit si cet intéressant exemple de complémentarité économique s'accompagne d'autres échanges, culturels ou sociaux.
- 6 L'autre réseau étudié est celui du cycle des marchés, bien connu pour cette région du plateau shan, qui tournent d'un village à l'autre tous les cinq jours. Mais l'auteur a

choisi de n'étudier que les marchés liés directement au lac Inle, alors que ceux-ci ne sont qu'une partie d'un réseau plus vaste (cité cependant p. 110). Or, c'est à l'échelle du grand réseau que se font les échanges. Ainsi, les Dahan (les « Palaung »⁶ des Birmans) des montagnes de la région de Kalaw, à l'ouest du lac, utilisent ce grand réseau pour transmettre des nouvelles concernant les alliances, des cadeaux, etc., jusque chez les Dahan du nord-est du lac. Un réseau à l'échelle encore plus vaste n'est pas mentionné dans cet ouvrage : il s'agit de celui des étoffes tissées par les femmes intha (des « sacs shan », des *longji*) et qui se vendent en Birmanie centrale, en Thaïlande, etc.

- 7 Le chapitre III analyse successivement des éléments de l'astrologie d'origine indienne dans sa version locale, et les différents types d'architecture des trois ethnies principales selon des axes d'orientation sacralisés (que l'on pourrait d'ailleurs retrouver dans des textes anciens comme dans les inscriptions de Pagan). Les chapitres IV et V traitent des « esprits », du monde de la surnature et de la culture immatérielle en général. La religion ésotérique, au carrefour du bouddhisme, de la magie et du polythéisme populaire, y est d'abord privilégiée, et l'auteur tente de la faire entrer dans un système de relations interethnique. Rappelons (p. 173) que le mot *phi* pour « esprit » n'est pas particulier aux « Shan », mais est commun à toutes les ethnies tai, depuis la Chine du Sud-Est jusqu'en Assam. L'origine indienne de la plupart des termes, si elle avait été évoquée, aurait souvent apporté un principe d'explication dépassant le seul descriptif. Par exemple, page 174, le *Kuvera/kubera* de la mythologie indienne est le Gardien du Nord, et il chevauche parfois une mangouste. Quant au *leipya*, l'âme papillon, bien connue des spécialistes, l'auteur y voit le « principe vital des rites de passage et des rituels initiatiques » (chap. V).
- 8 Enfin, le chapitre VI est en grande partie centré sur la sortie en bateau des images du Bouddha lors des fêtes de la pleine lune de Thadingyut (septembre/octobre). Il semble que ce soit la partie décisive de la démonstration de l'auteur : la progressive appropriation de l'ensemble du lac par les Intha lors de la « circumnavigation » faite à cette occasion montrerait que ceux-ci sont devenus « dominants », complétant ainsi l'appropriation d'une origine supérieure parce que liée à la royauté birmane de Pagan. Il est impossible de discuter ici en détail cette interprétation. Notons toutefois que cette navigation (certes symbolique et marquant d'une manière tout à fait originale les rapports entre deux ethnies) exprimait, avant 1962, le renouvellement calendaire d'une alliance et non un rapport de domination, autrement dit un partage des eaux entre Shan du nord du lac et Intha du sud, gage d'un équilibre cosmique – rituel d'alliance que maints détails confirment. En définitive, François Robinne nous présente non pas un essai d'anthropologie politique, mais plutôt une vision politique très particulière de l'anthropologie birmane.
- 9 Livre ambitieux, ce *Fils et Maîtres du Lac* a, semble-t-il, un double propos : une monographie ethnologique complétant ou reprenant l'étude d'une population lacustre de Birmanie (et, à un degré moindre, de deux ethnies voisines), l'autre propos étant de construire un système de relations interethniques. Si le premier objectif est le plus souvent atteint, il n'est pas sûr que le second, en privilégiant essentiellement les rapports de forces, l'ait été. La pertinence du « concept » de dominance demanderait en effet à être étayée de façon plus critique et plus convaincante, en particulier lorsqu'il est appliqué aux relations entre ethnies dans la Birmanie actuelle.

NOTES

1. François Robinne, *Savoirs et saveurs. L'identité culinaire des Birmans*, Paris, EFEO, 1984. Cette étude est basée essentiellement sur l'analyse du vocabulaire culinaire birman.
 2. Edmund R. Leach, *Political Systems of Highland Burma. A Study of Kachin Social Structure*, London, The London School of Economics and Political Science, 1954. [Éd. franç., Paris, Maspero, 1972.]
 3. Paris, PUF, 1995 (« Le sociologue »).
 4. London, C. Hurst – Honolulu, University of Hawaii Press – Hyderabad, Pakistan, Orient Longman.
 5. Cf. Patricia Herbert, *Burma*, Oxford-Santa Barbara (USA), Clio Press, 1991 (« World Biblio-graphical Series » 132) : 176, et Gustaaf Houtman, *Mental Culture in Burmese Crisis Politics*, Tokyo, ILCAA, University of Foreign Studies, 1999: 157-159. Ces deux ouvrages n'apparaissent pas dans la bibliographie du livre de François Robinne, non plus que ceux, tout aussi importants, de Martin Smith et de Bertil Lintner. On regrettera également l'absence de référence aux travaux de Jacques Lemoine sur l'ethnicité en Chine et chez les groupes tai, et à ceux de William Dessaint sur les Lissou.
 6. Et non les Padaung, comme il est écrit par erreur page 112.
-

AUTEUR

EMMANUEL GUILLON

Institut national des langues et civilisations orientales, Paris.